



HAL
open science

Aux origines des parcs naturels en France (1930-1960)

André Micoud

► **To cite this version:**

| André Micoud. Aux origines des parcs naturels en France (1930-1960). 2005. <hal-00150717>

HAL Id: hal-00150717

<https://hal.science/hal-00150717v1>

Preprint submitted on 31 May 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Aux origines des parcs naturels français (1930-1960) : ruralisme, naturalisme et spiritualité.

André Micoud, directeur de recherche au CNRS (CRESAL, Saint-Etienne, Lyon)

Le présent article, rédigé à partir d'une communication orale au séminaire du 12 mars 2005 du Laboratoire d'Etudes Rurales-SEREC, Equipe d'Accueil n° 3728 dirigé par Jean-Luc Mayaud, n'est que le début d'un projet qui voudrait tenter de faire revenir à nos mémoires le contexte éminemment complexe ayant présidé à l'émergence des parcs français. Projet auquel, bien entendu, je souhaiterais pouvoir associer toutes les bonnes volontés intéressées ¹.

Ainsi, à titre d'exemple de cette complexité, les parcs naturels français, tant les nationaux que les régionaux, s'intitulent effectivement parcs « naturels ». Or, il importe me semble-t-il, et ce sera là un des objectifs de cet article, de rappeler que cette qualification ne fut pas toujours évidente pour certains de ceux qui ont œuvré à les faire advenir. Issus de la conjonction de courants multiples et contradictoires où se trouvaient mêlés certes les intérêts pour la protection de la nature (au sens de la faune et la flore), mais aussi ceux pour les espaces verts et le tourisme, pour la pratique des sports de plein-air, pour la santé, pour la préservation des modes de vie rurale pour la pratique future de la chasse pour la survie de l'artisanat et des cultures locales, pour la régénération des citadins... ils auraient aussi bien pu être qualifiés tout autrement.

Si avec la diffusion de l'écologie et de l'environnement, le mot de « naturel » a acquis aujourd'hui pour nous un statut d'évidence (qui, de fait, le rend pratiquement identique à ensemble des êtres vivants non-humains, soit la faune et flore), il est pour le moins curieux que les spécialistes es-nature, alias les naturalistes n'aient, au bout du compte, dans les années 30-60, qu'assez peu compté dans la création des parcs dits pourtant « naturels ». Autrement dit, la « Nature » (que j'écris avec une initiale majuscule) dont il était question pour la majeure partie de ceux qui ont été les initiateurs de la notion de Parc français, renvoyait-elle peut-être à autre chose.

A ce sujet une remarque. Ce n'est pas à des historiens que je vais apprendre que l'histoire se fait toujours depuis le présent. Ce que je comprends de la façon suivante : chaque période porte en elle la nécessité d'une ré-interprétation de son passé qui lui permette de répondre aux questions nouvelles qu'elle se pose. Or, je suis enclin à penser que la nôtre est prête à s'écarter d'une approche qui, si elle a pu parvenir à faire que nos sociétés enfin, prennent en compte la nature au sens de l'ensemble des êtres vivants à protéger – et cela sans conteste était bien nécessaire – ne peut plus être poursuivie en l'état, qui consiste à la fois à isoler cette protection de la nature comme en des sanctuaires et aussi à la séparer des groupements humains qui sont en

1 - Qu'il me soit permis de remercier ici tout particulièrement Isabelle Mauz qui m'a obligeamment prêté des documents et qui a relu attentivement une première version de ce texte.

interaction avec elle. D'où l'intérêt me semble-t-il du projet que je voudrais présenter ici, qui consisterait à retrouver – voire à réhabiliter – ceux qui, quand bien même ils ont été très importants pour l'avènement des dits « parcs naturels » français, avaient quant à eux, des objectifs beaucoup plus larges². Manière peut-être, en rappelant leur mémoire, de donner des idées encore nouvelles pour aujourd'hui.

Ou, pour être plus précis encore – c'est-à-dire, comme je l'ai appris de mes maîtres en herméneutique, H.G. Gadamer (1976) et G. Devereux (1986), pour tenter d'explicitier au maximum le préjugé qui gouvernerait mon travail – il s'agirait, pour mettre en cause une interprétation qui, à mes yeux, donne une part trop exclusive aux rôles des sciences naturalistes dans la création des parcs français, de chercher la manière qui pourrait aussi faire droit à l'action d'autres acteurs pour lesquels la Nature n'était pas exclusivement objet de connaissance scientifique mais aussi « forme de vie ».

M'engager dans ce projet ne veut pas dire pour autant que je méconnais l'importance qu'a pu avoir l'appel aux savoirs scientifiques, surtout d'ailleurs dans l'invention des réserves et, aussi, ensuite, pour faire que, pratiquement, tel ou tel espace devienne éligible au statut de parc ; il m'invite simplement à faire un pas de côté pour poser une autre question : mais comment se fait-il que, pratiquement, parmi tous les espaces potentiellement éligibles ce soit, dans ces années inaugurales, certains plutôt que d'autres qui aient été exhaussés comme candidats ?

Comme mon titre, bien aventureux, l'énonce, une direction est là qui, posée comme hypothèse, indique dans quel sens il faudrait chercher si mon entreprise devait se poursuivre en projet de travail. Explicitier chacun des mots de ce titre constituera donc l'exposé de ma problématique, et aussi la première partie de cette contribution. La suite consistera plus modestement en l'analyse de quelques documents en matière d'introduction à une étude prosopographique qui pourrait représenter un des chapitres de cette histoire restant encore largement à écrire.

I - Explication des mots du titre valant exposé de la problématique.

Aux origines des parcs naturels français...

Beaucoup d'ouvrages déjà ont exploré cette question. J'en ai lu un certain nombre dont on pourra trouver les références dans la bibliographie en fin de cet article. Toutefois, il ne m'a pas semblé nécessaire d'en faire ici la recension systématique. J'ai déjà dit

2 - Je sais qu'un vaste programme de recherche a été initié qui, sous l'intitulé « Nature protégée et sociétés locales » se proposait, entre autre, de travailler l'histoire et la mémoire des parcs nationaux en métropoles. A ma connaissance, mais sans pouvoir en inférer quelque interprétation que ce soit, ce programme n'a pas donné tout ce qu'on pouvait en attendre, hormis toutefois les deux ouvrages remarquables dus à Isabelle Mauz (Mauz I., 2003 et 2005), la thèse de Adel Selmi également sur la Vanoise, ainsi que le travail de Sophie Bobbé sur le Parc national des Pyrénées Orientales. Cette question m'intéresse aussi par rapport à ce que j'ai pu ressentir en telle ou telle occasion à l'endroit des positions prises par certains naturalistes « militants » qui, le plus souvent par ignorance, croient que les Parcs Naturels Régionaux ont pour principale mission la protection de la nature au prétexte qu'ils s'appellent « naturels ». Enfin, je sais qu'un travail de géographes est en cours qui, en concertation avec la Fédération des Parcs Naturels, concerne l'histoire des parcs naturels français et qui devrait donner lieu à un colloque en 2006.

pourquoi, en dépit des multiples informations que j'ai pu y glaner, ils me laissaient sur ma faim : en ce qu'il ne contenaient que fort peu d'éléments pour répondre à ma question. C'est que dans le pluriel qui pointe vers ce « aux origines » – et qui laisse entendre que celle-ci (au singulier) ne peut-être, par définition, qu'inconnaissable – ils ne me semblent pas suffisamment faire droit... à quoi ? Eh bien précisément à ces trois dimensions « ruralisme, naturalisme et spiritualité » qui forment les trois mots suivants de mon titre et sur lesquels je vais bientôt revenir.

...(1930-1970)...

Il y a auparavant, dont je voudrais rendre compte d'abord, cette périodisation qui, peut-être, peut sembler étrange à des historiens, en ce que, notamment, elle semble ignorer la coupure de la Seconde Guerre Mondiale. Je voudrais montrer, moi qui ne suis pas historien mais sociologue, deuxième objectif de cet article, que la temporalité de la maturation (ou de la succession générationnelle) peut être une question spécifique amenant à s'affranchir des découpages par trop conventionnels tels que les disciplines les instituent.

Il me semble – mais, devant des historiens, je m'avance ici avec une extrême prudence – que, comme la chronologie invite à le penser, l'avènement et la lente consolidation de cet ensemble informe (que j'ai dit aussi complexe) dans lequel se tiennent ensemble les trois dimensions du ruralisme, du naturalisme et de la spiritualité sur lesquelles je vais revenir plus en détail, ne sont pas pensables sans la conjonction : 1°) de l'expérience traumatique que la Première Guerre Mondiale a provoqué chez ceux qui l'ont connue dans leur jeunesse, 2°) de la grande dépression des années trente, 3°) de ce que la Révolution Nationale de Vichy a pu apparaître comme une réponse à certains et 4°) de ce qu'une certaine expérience de la Résistance a pu apporter à d'autres et/ou aux mêmes.

Comme si, par delà et à travers la Seconde Guerre Mondiale, et peut-être à cause d'elle, s'était poursuivi jusqu'aux années cinquante-soixante avec une force assez importante, un mouvement plus ancien dont la temporalité, précisément, ne coïncide pas avec celle des « histoires officielles d'après coup » quand l'institution une fois en place écrit sa mémoire en effaçant les traces de son écriture ³.

Ruralisme, naturalisme, spiritualité

Ce n'est pas par hasard bien entendu que j'ai employé les termes de ruralisme, de naturalisme et de spiritualité pour qualifier ce que j'appelle ainsi un « mouvement ». J'imagine, bien entendu, que c'est le troisième de ces termes qui peut le plus poser question. Je l'espère même puisque, pourquoi le cacher, je ne l'ai pas employé sans une certaine intention provocatrice.

3 - Schlanger Judith, "C'est bien le propre de la réussite institutionnelle, que de configurer le mémorable pour tenter de s'emparer de l'avenir", in "Fondation, nouveauté, limites, mémoires", *Communication*, n° 52, 1992, p. 297

Je pense pourtant que ce troisième terme n'est pas dissociable des deux autres. En effet et auparavant, dire *ruralisme* précisément, c'est convoquer quelque chose de plus que « espace rural » (avec cet accent technocratique et aménageur qui, de fait, ne va viser de plus en plus que le seul espace agricole). Mais ce n'est pas non plus dire « ethnologie des campagnes » ou « protection du patrimoine rural ». Avec ce mot de « ruralisme », qui inclut certes mais qui dépasse aussi, et les projets d'aménagement de l'espace rural d'un côté, et la collecte scientifique de ses us et coutumes plus ou moins folkloriques de l'autre, je veux commencer à introduire en effet ce qui est attendu de la campagne (à la fois naturelle et éternelle... ?) et qui va se dire par les termes de régénération, de retour à un essentiel, de critique de la modernité en tant qu'elle détruirait certaines valeurs culturelles fondamentales, essentielles et que, dans le vocabulaire de l'époque on osait nommer « spirituelles ».

De la même façon, dire *naturalisme*, ne saurait se réduire aux manières actuelles de penser la protection de la nature dans les seuls termes de l'écologie. Avec ce mot de naturalisme, je veux déjà indiquer cette dimension idéologique qui, à la nécessité de protéger la nature des plantes et des animaux sauvages, associe ce respect quasi religieux de la nature, y compris de la nature travaillée, mais aussi ce sentiment océanique de la petitesse de l'homme par rapport à elle et de l'effort que sa fréquentation exige, et encore la fascination qu'exerce son organisation merveilleuse, ou la vénération dont elle peut faire l'objet en tant que manifestation toujours continuée de la force vitale, voire et aussi la contemplation à son endroit considérée comme une sorte de prière de louange au Créateur.

Enfin, dire spiritualité donc, qui récapitule déjà en partie ce que je viens de dire, est une manière d'essayer de faire droit à ce qui était le vocabulaire d'une grande partie des hommes qui, qu'il soient hommes d'action ou hommes de pensée, ont œuvré pour la création de ces espaces singuliers pensés comme espaces pour une « forme de vie » salvatrice, souvent qualifiée d'humaniste, au cœur du mouvement d'ensemble alors qualifié de (et vécu douloureusement comme) mouvement d'industrialisation et d'urbanisation généralisée...

J'ai bien conscience, assurément, de la difficulté de la tâche qui m'attend et, plus précisément du risque qu'elle comporte de surinterprétation du matériel que je vais avoir à analyser. Sauf que, me semble-t-il, je ne pars pas sans quelques biscuits. Et notamment sans cet espèce de vade mecum méthodologique qui me sert depuis quelques années déjà à explorer cet univers extrêmement touffu que j'appelle la compréhension de la production des œuvres humaines.

*Pour une lecture herméneutique à l'âge de la raison*⁴

Au-delà de son usage canonique d'interprétation des textes sacrés – celui-là même qui a trop servi à le déconsidérer aux yeux des laïcs ignorants des savoirs nés avant eux – l'art herméneutique peut être étendu, comme l'a montré Paul Ricoeur (Ricoeur P.,

4 - Allusion au titre de l'ouvrage de Jean Greisch (1985)

1986) à l'interprétation de l'ensemble des œuvres humaines. L'art et non pas la « science » herméneutique puisque aussi bien le projet de compréhension (au sens très fort de ce terme) qui est celui de l'herméneutique, et la posture de connaissance qui en émane, est en décalage avec celui qu'enseigne la vulgate scientifique. La compréhension en effet, au-delà de l'explication, engage le sujet interprète lui-même sans la participation duquel elle ne saurait advenir (de Bauw, Ch.,1993).

Même si cela peut y ressembler, ce que je souhaite faire ne ressort donc pas à ce qu'on appelle communément l'histoire des idées. D'abord parce que je ne suis pas historien, ensuite parce que les idées comme telles ne sont pas objectivables. Ce sont les œuvres concrètes qui en sont les manifestations observables ; comme l'inconscient (c'est-à-dire le désir qui ne se connaît pas lui-même comme tel) qui ne se manifeste que dans des productions signifiantes symptomales. Productions signifiantes qui ne peuvent être dites symptomales que depuis le projet de compréhension qui les accueille. Un symptôme a écrit Freud, inventeur du lapsus, est un « texte » qui est incompréhensible tant qu'on n'a pas compris le contexte dans lequel il prend sens.

Soit donc à la place des idées, je mets les œuvres qui les manifestent (des signifiants), puis je considère ces œuvres signifiantes comme des symptômes, desquels symptômes (dont je ne comprends pas le sens a priori), je dis qu'ils ne peuvent pas exister sans le projet actuel de les comprendre. D'où je conclus que ces idées-œuvres-signifiantes-symptômes sont efficientes puisque aussi bien elles continuent, aujourd'hui-même, à me poser question (selon le *principe de l'histoire de l'efficiencie* de H.G. Gadamer, op. cit. p.140 s.).

Poussant le raisonnement un peu plus loin, mon hypothèse de travail est de dire que ce qui est efficient dans l'ordre des œuvres ce sont les *schèmes* qui y sont inclus (qui y sont « à l'œuvre ») dans la mesure bien sûr où ils tiennent ensemble – en tant que schèmes précisément – des expressions apparemment disparates mais pourtant comme secrètement liées les unes aux autres. Ce qui fait que, sociologiquement parlant cette fois, il doit être possible de mettre à l'épreuve cette construction théorique en vérifiant si les *collections* de schèmes présentes dans les œuvres collectives apparemment disparates correspondent de fait aux *collectifs* humains (qui peuvent être des nébuleuses, des mouvances, des cercles affinitaires...) qui, à un moment donné, se recommandent des dites mêmes œuvres.

Le schème (au sens kantien) est une représentation intermédiaire, homogène à la fois, d'une part au concept pur (en ce qu'il ne contient rien d'empirique) et, d'autre part, aux perceptions (en ce qu'il appartient à l'ordre du sensible), et qui, par la suite, permet la subsumption indirecte des perceptions ou des images sous les catégories⁵. Comme j'ai pu déjà m'en servir ailleurs, je me permets de dire, en suivant en cela la théorie des trois formes d'intelligence selon la philosophie médiévale, que ce schème se laisse voir sous trois formes : celle de la figure (sensible), celle du concept

5- Par exemple, le schème de la catégorie *quantité* est le *nombre*, c'est-à-dire tel signifiant concret et donc perceptible, susceptible de donner une idée de la notion abstraite de quantité... d'après (Lalande A., 1972).

(rationnel) et celle de la catégorie (juridique, mais que les médiévaux disaient mystique).

Un mot en particulier retient mon attention dans cette définition empruntée au vocabulaire de Lalande, c'est celui de « sensible ». Qui pointe vers une forme de connaissance qui sait qu'elle ne doit pas tout au seul intellect, parce qu'elle engage le corps. « Alpinus en 1843 disait à un de ses amis, brillant avocat : tu sais le mot, mais le pâtre sait la chose ». Si j'en ai le temps, j'aimerais précisément terminer cet article en revenant sur cette dimension du « sensible » pour voir comment, peut-être parce que plus familière à nos oreilles d'aujourd'hui, elle pourrait permettre d'accéder à ce qui se nomme, toujours fort énigmatiquement, « spiritualité »⁶.

Mais nous voilà un peu loin de notre objet concret que je définirais comme suit : essayer à partir d'une espèce de socio-histoire du paysage intellectuel de l'époque, de faire valoir un point de vue qui consisterait à montrer en quoi cette histoire des Parcs naturels français nécessiterait de tenir ensemble deux dimensions : pas seulement la dimension institutionnelle permettant de dessiner le cadre des actions possibles, mais aussi cette dimension « spirituelle », manière de nommer de l'époque ce qu'on appellerait aujourd'hui la pensée « sensible »⁷, « utopique » ou « inspirée » (Boltanski L. et Thevenot L., 1991), qui a pu permettre que se développent et que se diffusent les schèmes créateurs de ces nouveaux espaces.

II – Présentation et analyse de quelques pièces.

II. a)- Eléments pour une prosopographie.

La pièce dont je dispose pour ne faire que commencer cette prosopographie se présente de la façon suivante⁸.

1955-1958
PARCS DE FRANCE
Adhésions au comité de patronage ou au conseil d'administration de l'association

Suit une liste de 60 noms avec leurs fonctions rangés selon les rubriques suivantes :

Présidence (1)

Ministres (13)

6 - Peut-être convient-il de préciser ici que le Crésal vient d'organiser un colloque intitulé « Questions sensibles, le sensible en question » dont les actes vont paraître à la fin de l'année.

7 - Qui permettrait de comprendre, à côté et de façon non forcément contradictoire avec d'autres explications, pourquoi il y eu en France un tel retard par rapport aux autres pays européens pour créer des parcs ; pour en arriver à trouver le moyen d'en inventer d'une « manière française » ?

8 - Cette pièce est reproduite dans l'ouvrage d'Isabelle Mauz (Mauz, I., 2003, p. 65) auquel on pourra se reporter pour avoir la liste complète des noms.

Académie Française (4)
 Institut (5)
 Directeurs Généraux de Ministère (8)
 Personnalités (29)

La provenance de ce document (il m'a été prêté par Isabelle Mauz qui le tient de lui), le fait que son nom n'y figure pas, la forme de la datation, 1955-1958, me permet de penser qu'il s'agit d'un récapitulatif rédigé par Gilbert André lui-même de toutes les personnes ayant été membres de l'association entre 1955 et 1958, association dont, en fait, il fut le créateur. Emile Leynaud consacre quelques pages à Gilbert André dans son petit livre *L'Etat et la nature : l'exemple des parcs nationaux français ; contribution à une histoire de la protection de la nature* (Leynaud E., 1985, pp. 27-32). Pour dire, entre autre choses que je retiens ici pour mon propos, que Gilbert André « est dans sa démarche très marqué par la pensée de G. Thibon (et qu) 'il ne cache pas ses attaches profondément chrétiennes » (p. 29).

Un Gustave Thibon qui figure effectivement parmi les personnalités de la liste en question et qui écrira le préambule de l'article sur les parcs nationaux paru en novembre 1957 dans le cahier n° 8 de la revue *Rivières et Forêts*. Préambule dans lequel on peut lire « Car le sauvetage de la nature s'identifie avec le sauvetage de l'homme : l'être dépend du cadre où il vit comme les poumons de l'atmosphère. En renouant le « pacte nuptial » avec la création, l'homme se réconciliera également avec lui-même. Il est bon, il est nécessaire qu'un haut lieu privilégié nous offre le spectacle et l'exemple de cette unité, souvenir de l'Eden et promesse du paradis où, suivant la parole d'Isaïe, la terre est comme une épouse et l'homme comme son fiancé » (p. 53). De Gustave Thibon, signalons qu'il fut, avec François Perroux et Jean-Marie Gatheron l'un des signataires, en septembre 1941 du manifeste d'où devait naître l'association Economie et Humanisme du père Lebret jusqu'à ce que, comme l'explique bien Denis Pelletier (Pelletier D., 1996), il ait été contraint d'en démissionner en décembre 1944 pour cause de collusion, sinon d'engagement avec le régime vichyste (D. Pelletier, p. 51-53 et p. 57 et suivantes).

Mais qui trouve-t-on encore dans cette liste ? En tant que membre de l'Institut cette fois, figure le philosophe existentialiste Gabriel Marcel (1889-1973), préfacier du livre pessimiste et tragique (*Diagnostic. Essai de physiologie sociale*, Librairie de Médicis, Paris 1940) que G. Thibon avait fait paraître en 1940 et où il s'en prenait violemment à la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier..

Toujours dans la liste de l'Institut, on relève les noms de :

- Roger Heim (1900-1979), qui fut un moment au jardin alpin du Lautaret puis, après avoir été déporté et torturé par la Gestapo, Directeur du Muséum National d'Histoire Naturel à partir de 1945 et pendant 15 ans et Président de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN). Voilà donc un naturaliste ! Certes, mais pas n'importe lequel qui avait publié en 1952 chez Armand Collin *Destruction et*

*protection de la nature*⁹. « *L'homme, peut-on lire dans l'introduction de ce livre essentiellement consacré à un inventaire des dommages causés à la nature, est aujourd'hui sur une crête, devant l'abîme qu'il a creusé.* »

- Raoul Blanchard (1877-1965), apôtre des parcs, géographe des Alpes, doyen de l'Université de Grenoble après un séjour en tant que professeur au Québec (où une montagne des Laurentides porte son nom) et surtout fondateur de la *Revue de Géographie Alpine* qu'il animera pendant 50 ans

Deux autres membres de l'institut figurent dans cette liste: Gabriel Puaux, sénateur, et Philibert Guinier (1876-1962) : fils du forestier Ernest Guinier, lui-même forestier et botaniste ; il a été directeur de l'école de Nancy, considéré par les forestiers comme un des pionniers de l'écologie ; il a manifestement marqué plusieurs générations de forestiers.

Les personnalités présentes au titre de membres de l'Académie Française, sont elles aussi très représentatives. Ce sont :

- Georges Duhamel (1884-1966), l'écrivain humaniste (auquel font allusion Bertrand Hervieu et Danielle Hervieu-Léger, (in, Cadoret, A., 1985, p.159), mais qui est surtout connu, après sa visite aux parcs américains et canadiens pour son essai paru en 1932 dans lequel il avance l'idée d'un *Parc du silence* qu'il ne cessera de reprendre par la suite.

- André Chamson, (1900-1983), protestant éminent et cévenol respecté qui fut même gardien d'alpage par choix dans sa jeunesse, qui a été résistant sous l'Occupation et dont je crois me souvenir qu'il eut un certain rôle dans la création du Parc National des Cévennes, mais qui, en tout cas, pris sept fois la parole aux Assemblées du Désert entre 1953 et 1979.

- Daniel Rops (1901-1965), écrivain catholique s'il en est, qui, dans un n° du Figaro de 1954, a chanté les louanges du géographe Raoul Blanchard déjà nommé, et s'en est pris violemment aux projets de barrage d'EDF à Tignes et Val d'Isère.

- Henry Bordeaux (1870-1963), écrivain dont les œuvres célèbrent la famille, les valeurs traditionnelles, religieuses et morales ainsi que sa Savoie natale, et qui fut celui à qui il revint d'accueillir Georges Duhamel sous la Coupole en 1930

Dans la liste des ministres, on retiendra Eugène Claudius-Petit, ancien Ministre de la Construction, et Joseph Fontanet (alors député de Savoie). Aucun des Directeurs Généraux des services des ministères n'étant connus de moi, je passerai à la liste des

9 - Je remercie Florian Charvolin de m'avoir prêté ce petit livre, devenu introuvable, et rédigé par son auteur après le succès rencontré par des émissions radiophoniques qu'il avait données en 1950.

personnalités pour, là encore, ne mentionner que ceux pour lesquels je dispose de quelques informations ¹⁰.

J'ai déjà signalé la présence de Gustave Thibon dans cette liste des personnalités, auquel j'ai envie d'associer cet autre écrivain qui y figure aussi, Henri Pourrat (ainsi qu'un Gatheron qui est peut-être le même que celui d'Economie et Humanisme ?).

A propos d'Henri Pourrat (1887-1959), que dire sinon qu'il figure dans cette lignée des écrivains paysans et/ou chante d'une ère paysanne au moment où ils perçoivent cruellement sa disparition prochaine (Pupier P., 1999). Que c'est à ce titre qu'il a entretenu des liens étroits avec cet autre grand écrivain des paysans et de la terre qu'est le suisse C.F. Ramuz qui vint même lui rendre visite dans sa maison d'Ambert. Ecrivain dont l'œuvre suffirait presque à elle seule à illustrer le sens du mot de « ruralisme » que j'ai risqué dans cet essai. A côté d'une œuvre d'écrivain, d'une autre d'ethnologue amateur ayant recueilli des centaines de contes, chansons et légendes populaires dans son Auvergne natale, il est aussi celui qui a rédigé quelques essais dont ce fameux *Le chef français* qui, édité en mars 1942 apparut à nombre de lecteurs comme une hagiographie du Maréchal Pétain. Mais aussi l'écrivain qui avait reçu le prix Goncourt en décembre 1941 pour son roman *Vent de mars* publié la même année chez Gallimard, prix décerné par un jury dans lequel figuraient notamment Roland Dorgelès et Léon Daudet et qui fut interprété comme une consécration de liens privilégiés avec le régime de Vichy (alors même qu'il était dédié à Jean Paulhan, arrêté par la Gestapo en mai de cette même année).

Autre personnalité dans cette liste (l'un des plus jeunes et du côté du « naturalisme » cette fois ?) : Samivel, (1907-1992), écrivain, cinéaste alpiniste et magnifique illustrateur à qui tant d'amoureux de la montagne doivent de savoir la regarder avec ses yeux de poète sensible. Ami de Théodore Monod, attaché aux valeurs traditionnelles, il fut très tôt un ardent défenseur de la nature. Il fit paraître en 1954 un article dans la revue du CAF « La montagne » pour s'opposer radicalement au projet de téléphérique reliant l'Aiguille du Midi au col du Géant (Mauz. I, 2003, p. 34). Absent au colloque de Lurs, il y fit parvenir une lettre qui, reproduite dans les actes (p. 151), témoigne de son engagement en faveur de la faune sauvage.

Pourtant, toujours dans cette même liste de personnalités, que l'on ne s'y trompe pas, d'autres noms y figurent qui pourraient ouvrir vers de tout autres cercles ; je ne fais ici que les énumérer : Louis Armand, Président. de la SNCF, mais surtout co-auteur avec A. Rueff, lui-même Président d'Euratom, du fameux rapport Armand-Rueff, Emile Bollaert Président de la Compagnie National du Rhône, et Gilbert Tournier Directeur de la même C.N.R., Roger Blais, Directeur de l'Institut National Agronomique, André Deffert Président du Touring Club de France, Mr Rippert, Directeur du Commissariat au Plan, Jean-François. Gravier, Chargé de mission au Commissariat au Plan mais surtout auteur du célèbre *Paris et le désert français*, Georges-Henri Rivière, Directeur du Musée des Arts et Traditions Populaires (et aussi de l'ICOM de 1948 à 1966 et

10 - Conscient des risques de surinterprétation que peut entraîner une telle méthode, je me permets de renvoyer le lecteur à la liste totale qui figure dans l'ouvrage d'I. Mauz (op. cit).

inventeur, avec son successeur Hugues de Varines du mot et du concept d'Ecomusée)...

A propos de Georges-Henri Rivière – il y a quelque chose de bout d'ficelle, selle de ch'val, ch'val de course, dans cette manière de dévider un écheveau ... - on peut lire dans *L'Environnement entre au musée*, la petite chronique que Jean-Claude Duclos du Musée dauphinois, fait de la rencontre de GHR et de Jean Blanc (berger-éleveur transhumant, qui a participé à la création des parcs naturels régionaux et qui est l'un des initiateurs des écomusées (Blanc J., 1998) ¹¹. Georges-Henri Rivière le rencontre à l'occasion d'une exposition sur Jean de Brie auteur du XV^e du grand calendrier et compost des bergers à Paris, en 1959. Jean Blanc vit l'été à Saint-Véran dans les Hautes-Alpes, où vient aussi Serge Antoine (qu'on retrouvera à Lurs) qui y possède une maison et qui, alors conseiller référendaire à la Cour des Comptes, participe à la préparation des jeux olympiques d'hiver de Grenoble qui vont avoir lieu en février 1968. Serge Antoine, séduit par le bonhomme et parce qu'il lui fait découvrir la montagne, le charge d'une mission à la DATAR. Et Jean-Claude Duclos poursuit ainsi : « *De là naît cette idée toute simple qui va consister à ne plus raisonner qu'en terme de « pays », soit de territoires homogènes, tant sur le plan naturel que culturel, au mépris de toute limite administrative si ce n'est celle de la commune. Ce petit groupe ne va cesser, dès lors, d'élargir le champ des personnes et des compétences consultées, prenant soin d'éviter que les naturalistes et les promoteurs d'activités sportives et de loisirs n'imposent leurs vues* » (pp. 64-66)

J'en finirai là avec cette liste de noms et aussi avec cette partie, intitulée justement «Eléments pour une prosopographie »...Je ne sais que trop combien elle est lacunaire.

D'autres noms me viennent à l'esprit dont les œuvres, me semble-t-il, ont sans doute compté dans cette exaltation à l'endroit d'une nature et/ou d'une campagne restauratrice. Auteurs qui, tous marqués profondément par la 1^{ère} guerre mondiale et ses déchaînements de techniques meurtrières ont essayé de rêver de paix. On pense à Giono bien sûr (1895-1970) avec l'expérience du Contadour à la fin des années 30, mais aussi à Joseph Delteil (1894-1978) qui quitta la vie parisienne pour rejoindre ses « garrigues de Montpellier » quelques années auparavant, à Marcel Légaut (1900-1990) qui se fit paysan en Drôme en 1940, à Lanza del Vasto (1901-1981) retiré à la Borie-Noble, et que Gilbert André a bien connu puisqu'il séjourna plusieurs semaines dans sa communauté..

Et bien d'autres archives restent encore à dépouiller (avis aux historiens) depuis celles du Club alpin Français à celles du Touring Club en passant par celles des différentes branches du scoutisme, ainsi que des différentes associations ayant accompagné ce changement progressif du regard sur la nature et sur la campagne (Aménagement et Nature, Font Vive, Alpes de Lumière, les Compagnons du Gerboul...) qui permettraient, me semble-t-il, de mieux comprendre le sens à donner à la liste des 130

¹¹ Il existe un autre Jean Blanc, sans parenté avec le précédent, dont Emile Leynaud ne dit que quelques mots « Jean Blanc, dit « le pape », prestigieux guide de montagne qui connaît l'Everest et le Népal » (p. 28) et qui, chasseur invétéré, était guide de haute montagne à Bonneval sur Arc.

participants aux journées de Lurs qui, en 1966, devaient créer ces objets si singuliers que furent à leur apparition les Parcs Naturels Régionaux.

II b) – Présentation et brève analyse de « POUR UN PARC NATIONAL FRANÇAIS » document ronéoté de 34 pages, daté du 30 novembre 1955 et dû à Gilbert André

Comme l'a justement écrit Isabelle Mauz (2003, p. 45), qui titre le paragraphe qu'elle lui consacre « *Faire de toutes les Alpes un parc culturel !* », « *Le projet de G. André est basé sur une conviction : les hommes dépendent des lieux qu'ils habitent ou, pour le dire plus brutalement, le lieu façonne l'homme. Or, pour Gilbert André la montagne est admirable et la ville exécration* ».

Dans ce texte de Gilbert André dont le sous-titre est « *Mission du projet français de parc national* », il est vrai que les mentions sont tellement nombreuses qui vont dans ce sens qu'il faudrait le citer en entier. Là encore, et toujours à l'appui de ma thèse, je ne retiendrai que les passages et les expressions les plus probantes.

Du côté de la ville la qualification la plus souvent reprise est celle de l'*asphyxie*, qui fait que les hommes s'y *étiolent* ou que, aux dires d'Alfred Sauvy, citation dans le texte, elles sont « le tombeau de la race ». Avec son « *atmosphère enfumée, mécanisée, standardisée, précipités, confortable... (elle est ce qui) soustrait notre jeunesse à tout ce qui en elle est Santé et Vie* » (p. 28).

« *A ce jeune citadin étiolé, dispersé, surtendu... il est urgent d'apporter le seul remède qui soit : un contact fécond avec les sources cosmiques et spirituelles dont il dépend directement et dont la ville le sépare de plus en plus dangereusement* » (p. 9 souligné par moi).

Un parc comme celui auquel pense G. André pour les hautes vallées de Maurienne et de Tarentaise « *l'appelle tout naturellement à devenir pour les citoyens un lieu de repos et de régénération* » (p. 5)

Les références sont à Samivel pour la protection de la faune et de la flore (p.7), à Georges Duhamel pour le silence (p.15), à Bergson et à Rodin pour les bienfaits du travail manuel artisanal éducatif (p. 25), à Alexis Carrel pour ce qui est de la formation « d'une élite dure et ardente » (p. 28), à Bodin pour qui « il n'est de richesse que d'homme » (p. 20), à l'Autriche, au Valais et au val d'Aoste pour ce que ces régions ont su inventer de tourisme rural et d'entretien de la montagne par les habitants, mais aussi au village de Laviolle en Ardèche ou à celui de Bonneval-sur-Arc pour la concertation avec les habitants. Puisque aussi bien, pour Gilbert André, si le parc est fondamentalement le lieu où les citoyens pourront se guérir des maux de la modernité urbaine, il est toujours et en même temps le moyen pour les autochtones « de retrouver leur dignité ».

Enfin, c'est dans les dernières pages de ce texte, que s'aperçoit le plus la place que la montagne occupe dans l'esprit de Gilbert André : elle seule – à l'instar de la mer et du

désert – peut être une véritable école. C'est celle avec qui il n'est pas possible de mentir. Elle *soumet l'homme à ses rythmes*, elle met *d'emblée l'esprit en contact avec les lois cosmiques pour faire naître tout naturellement des conceptions qui s'inspirent de son harmonie* (p. 32). *C'est dans le silence et la solitude que toutes les personnalités qui ont marqué nos civilisations ont lentement mûri* (p. 33).

Nulle part, on l'aura remarqué, ne figure l'expression de « parc naturel » tant il est vrai que, pour Gilbert André (que plusieurs qualifieront « d'utopiste »), il s'agit bel et bien avant tout d'une affaire de culture concernant le bienfait des hommes.

II c) – Présentation et brève analyse de « Définition du parc » par l'Abbé Pierre Martel Président des « Alpes de Lumière » paru dans le n° spécial (21), été 1961, de la revue Les Alpes de Lumière, pp. 9-13.

Quelques éléments de contexte d'abord.

Pierre Martel est né en 1923 au Grand Labouret, sur le plateau d'Albion, il fait des études au séminaire de Digne et est successivement curé de Simiane de 1953 à 1955, puis de Mane de 1950 à 1960. Il est ensuite aumônier fédéral de la jeunesse rurale de 1960 à 1969. Il renonce au statut ecclésiastique en 1969 et se marie religieusement en 1978. Il aura 3 enfants. Sa femme aura un contrat avec le CNRS pour réaliser un atlas linguistique de la Haute-Provence. Il est décédé en janvier 2001.

Il crée l'association Alpes de Lumière en 1953.

Il a été l'un des principaux animateurs d'un groupe de spéléologie « Lei Pardigou » de Simiane, de 1948 à 1955 et a publié à ce titre un compte rendu de ses expéditions spéléologiques (plus de 80 noms d'avens et de grottes) « Explorations spéléologiques sur le plateau de Saint-Christol et de la montagne de Lure » in *Annales de Spéléologie (Spelunca, 3^{ème} série)*.

Jean-Louis Bianco – Président du Conseil Général des Alpes de Hautes-Provence lors de son discours inaugural du colloque « Associations, développement et patrimoine » qui se tenait à l'occasion des 50 ans de la création d'Alpes de Lumière en octobre 2003 à Forcalquier, commence son discours ainsi : « *Le mouvement associatif Alpes de Lumière est né il y a 50 ans d'un constat négatif – la mort d'un pays par abandon de ses habitants et mutation profonde de la civilisation qui le mettait en valeur – et d'une espérance vive en l'énergie positive de la jeunesse issue de la guerre, et surtout en la richesse indéfectible, et porteuse d'avenir, de cette civilisation essentiellement paysanne, menacée de destruction totale par l'avènement des temps modernes* ».

En 1956, ont lieu des pourparlers pour la création d'un parc de Haute Provence, avec notamment ceux qui s'intéressent aux projets de parcs nationaux : E. Claudius-Petit, J.M. Gatheron, le Dr P. Richard. Il est question un moment d'un *Parc de Santé de la France*, ou encore d'une *zone protégée pour la Croix-Rouge des Monuments prévue par la Convention de la Haye*. En octobre 1957, c'est Gilbert André qui prend

l'initiative d'une rencontre auprès du super-préfet de Région, M Ricard à Lyon où l'on retrouve François-Benard, Claudius-Petit, Prothin, Cazaux, Villot, Tournier et Thibon. Pour la réunion constitutive de l'Association Nationale des Parcs de France – le 6 novembre 1957 (à Paris) - l'abbé Martel monte à Paris et y présente un rapport sur la nécessité de l'éducation des adultes dans la réalisation des Parcs nationaux. Dans un n° de 1958, la revue *Rivières et Forêts* contient un article de Pierre Martel « *Les Alpes de Lumière deviendront-elles un refuge mondial de la culture et le Parc de Santé de la France ?* »

L'article de l'abbé Pierre Martel intitulé « définition du parc » est assez court. Il insiste notamment sur « *la présence de l'homme, des hommes dans la mesure où leur présence apportera quelque chose à la nature et où la nature leur apportera quelque chose à eux-mêmes. C'est là éminemment une œuvre constructive de restauration, de vitalisation, d'enrichissement mutuel de l'homme et de la nature, et non pas seulement œuvre négative de préservation, de **congélation** de cette dernière, ce qui constituerait un excès inverse* » (en gras dans le texte). Le texte se poursuit par une citation de E. Claudius-Petit : « *Le parc ne doit pas être ni une nature envahie, ni une nature interdite mais une nature magnifiée* », avant de développer ce qu'il appelle « la vocation des territoires » puis de reprendre le « *modèle pensé par Gilbert André et établi par les services de M. Prothin pour la Vanoise, (dans lequel) il semble indispensable qu'un Parc comprenne plusieurs zones étagées..* ¹². Pierre Martel donne enfin quelle est selon lui la fonction essentielle du parc « *améliorer les relations et multiplier les échanges entre l'homme qui habite ou parcourt une région donnée et les richesses de la nature que possède cette région, en préservant celles-ci, tant des fléaux naturels qui les menacent, que des interventions néfastes des hommes* ». Où l'on voit, là encore, qu'à l'origine des parcs cette protection de la nature telle qu'on peut l'entendre aujourd'hui n'était pas la préoccupation principale.

L'association Alpes de Lumière existe toujours, elle a été à l'origine du Musée de Salagon et des jardins à Mane dédiés à l'ethnobotanique des plantes provençales. C'est devenu un ethnopole de la Mission du Patrimoine ethnologique du Ministère de la Culture.

II d) - Font-Vive et le Dr. Richard à partir de mon travail sur les Compagnons du Gerboul (in Cadoret, éd. L'Harmattan, 1985)

Comme j'ai mentionné au passage, les associations Alpes de Lumière et Font-Vive entretiennent des liens étroits. On peut d'ailleurs lire l'actualité maintenue de ces liens dans le n° 125 de *Lien des chercheurs Cévenols – Font-Vive*, paru en avril-juin 2001, où paraît un *Hommage à Pierre Martel* signé par Pierre A. Clément.

L'association Font-Vive a été créée en 1961 à Génolhac par les docteurs Pierre Richard et Pierre Pellet, Roland Calcat, Maître Bieau

12 - En fait, l'idée de « zones concentriques » est due à Denys Pradelle, dans l'espoir qu'elle permettrait de concilier les projets davantage « protecteurs » d'un côté et celui, de Gilbert André, davantage « culturel ».

Le père Lebret est venu plusieurs fois aux Vans dans la maison du docteur Richard qui père d'une famille nombreuse, aurait été aussi le modèle du héros d'un roman de la série romanesque « *Les hommes en blanc* » consacré au médecin de campagne de André Soubiran.

On peut lire avec profit ce qu'il dit au colloque de Lurs (p. 134) pour s'insurger notamment qu'il ne soit question que de la santé des urbains et jamais de celle des paysans !. Il fut, avec Huguette Nicolas (elle-même en lien étroit avec GH Rivière et le musée des ATP), à l'origine de la création en 1961 de l'association des Compagnons du Gerboul dont l'objet social visait à « *la restauration de la vie rurale toute entière par le moyen de l'artisanat d'art rural* ».

Qu'il me soit permis ici de reprendre quelques-unes des phrases qui, dans les bulletins de l'association, décrivent ce que doivent être ces objets issus de « *l'artisanat d'art rural* » (expression qui, devenue aujourd'hui familière est ici employé pour la première fois).

« *Des objets qui évoquent l'agriculture puisque fabriqués pendant les temps morts ils visent à la signifier par la médiation d'objets quotidiens traditionnels et utilitaires confectionnés à partir de matière noble parce qu'elles sont d'origine agricole, c'est-à-dire naturelle* ». Mais aussi objets paysans parce « *qu'évoquant des régions où ils ont été faits et où le citadin trouve cette paix, ce silence, cet équilibre qu'il a perdus en ville et dont il garde une grande nostalgie* ». Mais comme il en allait du projet de Parc de G. André, ici aussi cette œuvre poursuit un autre but : celui de redonner à des ruraux abandonnés de tous, un peu de cette dignité. « *Vous venez nous aider à mourir ont dit les paysans à H. que du moins cette présence humble, qui se veut toute petite et fervente, rende le passage moins difficile, moins abandonné* » (F.V. n° 5).

Dernière citation, extraite celle-ci d'une carte (de vœux, d'adhésion ?) éditée par les Compagnons du Gerboul et signée, A.P.P.C.A 60. « *La France ne se comprend pas sans la terre que des générations de Paysans ont « faite » - c'est parce que le génie Français y a puisé la sève que l'abandon des campagnes est une perte irréparable de substances spirituelles* »¹³

En guise de conclusion

J'avais dit que je voudrais revenir sur le sensible comme manière de comprendre, ou de traduire pour aujourd'hui, ce mot un peu provocateur de « spiritualité ». Emile Leynaud quant à lui (p. 39) parle plus prudemment, pour cette période des années 50 et 60, d'une « *idéologie humaniste et naturaliste à la fois* ».

Mais foin de ces euphémismes, comment comprendre aujourd'hui l'emploi de ce mot de « spiritualité » ? Une première façon peut-être : avant que les parcs aient lieu, ils ne pouvaient avoir lieu que dans les têtes, en esprit. Et donc susceptibles de venir

13 - L'A.P.P.C.A. est l'Assemblée Permanente de Présidents de Chambre d'Agriculture. Le document date sans doute de 1960. Pour une autre relation de cette initiative cf. (Moulin J. 2003)

assouvir tous les rêves de paix et d'harmonie d'hommes qui, ne l'oublions pas, avaient pour la majorité d'entre eux ¹⁴, vécu la Première Guerre dans leur prime jeunesse et éprouvé les souffrances de la Seconde en plein dans leur âge adulte.

Des hommes donc, deuxième façon peut-être de justifier cet emploi, qui tous, à un moment ou à un autre ont été amenés à douter fortement des valeurs, seulement techniques et seulement économiques de la modernité et qui, pour cette raison, ont pu chercher le réconfort vers des havres de solitude, de retraite, de silence...

Des hommes enfin, troisième façon de comprendre ce mot, qui voyaient disparaître sous leur yeux, plus que la nature au sens de la faune et de la flore, d'abord et avant tout la nature travaillée par les hommes et peu à peu désertée, les paysages de leur enfance, les us et coutumes d'une vie rurale qu'ils avaient tous peu ou prou partagée à un moment de leur vie, qui voyaient en somme une culture disparaître à jamais.

Je crois bien que c'est parce qu'il avaient ressenti « sensiblement » dans leur chair ces choses empiriques de leur temps, qu'on peut dire de leurs aspirations qu'elles étaient spirituelles. Si du moins on pense que ce qui se dit sous le terme de spiritualité (ou de concept pur selon la définition philosophique du schème) n'est au fond, et paradoxalement, que ce que l'être vivant dans sa plus grande sensibilité ne sait comment manifester.

Au colloque de Lurs, ça et là, on peut encore entendre résonner leurs voix, sauf que la machine administrative est déjà en marche qui, peu à peu va les recouvrir pour faire advenir quelque chose qui certes ressemble un peu à ce qu'ils appelaient de leurs vœux mais qui, parce qu'il s'agissait de désirs, ne pourra jamais les combler. Jamais les utopies ne se réalisent, elles ne sont là que pour faire avancer vers un ailleurs imaginé en réponse à ce qui se révèle être intolérable.

Bibliographie.

BAUW, (de) Ch., (1993), "Droit et nature : l'histoire de Noé" in *Images et usages de la nature en droit* (sous la dir. De GERARD, P., OST, F., VAN de KERCHOVE, M.), Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires de Saint-Louis, pp. 607-646.

BLANC J., (1998), « Le berger et l'herbe » in *l'Alpe*, n° 1.

BOLTANSKI L., THEVENOT L., (1991), *De la justification*, Gallimard, Paris.

CADORET, A. (sous la dir. de), (1985), *Protection de la nature, histoire et idéologie ; de la nature à l'environnement*, L'Harmattan, Paris.

14 - Henri Bordeaux (1870-1963), Georges Duhamel (1884-1966), Henri Pourrat (1887-1959), Gabriel Marcel (1889-1973), Jean Giono (1895-1970), Roger Heim (1900-1979), Gustave Thibon (1903-2001), Samivel (1900-1992), Marcel Legaut (1900-1990), Daniel Rops (1901-1965), André Chamson (1901-1992).

"Comment pardonner cela à l'humanité? Ce fut la guerre civile dans toute son horreur, la mise à mort d'un monde pour des raisons dont aucune ne tenait debout. Toute cette jeunesse sacrifiée !" (Philippe Barthelet, *Entretiens avec Gustave Thibon*, La Place Royale, p. 36)

- CHARVOLIN F., (1993), *L'invention de l'environnement en France (1960-1971) Les politiques documentaires d'agrégation à l'origine du Ministère de la nature et de l'environnement*, Thèse de science politique, Grenoble, Paris.
- COLLECTIF, (1966) Les journées nationales d'Etudes sur les Parcs Naturels Régionaux, Lurs-en-Provence (septembre 1966), 211 p.
- DEVEREUX G. (1986), *De l'angoisse à la méthode*, Flammarion, Paris, 472 p. (Nell. bibl. scient.)
- DUCLOS, J-C., in Davallon J. et alii, (1992), *L'environnement rentre au Musée*, PUL, Lyon.
- GADAMER H.G., (1976), *Vérité et méthode, Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, (trad. E. Sacre), Le Seuil, Paris,.
- GREISCH J., (1985), *L'âge herméneutique de la raison*, Ed. du Cerf, Paris.
- HEIM R., (1952), *Destruction et protection de la nature*, A. Collin, Paris.
- LAJARGE R., (2000) *Territorialités intentionnelles. Des projets à la création des Parcs naturels régionaux (Chartreuse et Monts d'Ardèche)*, Thèse de géographie, Université Joseph Fourier, Grenoble1, 663 p.
- LALANDE, A., (1972), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris
- LEYNAUD, E. (1985), *L'Etat et la nature : l'exemple des parcs nationaux français ; contribution à une histoire de la protection de la nature. Avant-Propos de Philippe Joutard*, Ed. du Parc national des Cévennes (avec le concours du Ministère de l'Environnement.
- MAUZ, I., (2002), *Revue de Géographie Alpine*, n° 2-2002, p. 45
- MAUZ, I., (2003), *Histoire et mémoire du parc national de la Vanoise ; 1921-1971 : la construction*, *Revue de Géographie Alpine*, hors-série, , coll. Ascendances.
- MAUZ, I., (2005), *Histoire et mémoire du parc national de la Vanoise ; Trois générations racontent*, *Revue de Géographie Alpine*, hors-série, coll. Ascendances
- MOULIN J., (2003), *Huguette Nicolas et les Compagnons du Gerboul*, in *Femmes en Ardèche*, n° 79, pp. 57-61.
- PARISIS J.-P. et PERALDI, M., (1981), *Les excursionnistes marseillais*, in *Tant qu'il y aura des arbres. Pratiques et politiques de la Nature*, Paris, Recherches.
- PELLETIER, D., (1996), *Economie et Humanisme. De l'utopie communautaire au combat pour le tiers-monde*, Cerf, Paris.
- PUPIER P., (1999), *Henri Pourrat et la grande question*, Éd. Du Sang de la Terre, Paris.
- RICOEUR P., (1986), *Du texte à l'action ; Essais d'herméneutique, II*, Ed. du Seuil, Paris.
- THIBON, G., (1957), *Préambule*, in *Rivières et forêts*, cahier n° 8
- ZUANON, J ;-P. (1995), *Chronique d'un arc oublié. Du parc de la Bérarde (1913) au parc national des Ecrins*, *Revue de Géographie Alpine*, Hors-série, coll. Ascendances.